

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Christophe FAVRE

En lisant les “Lettres de guerre” de
M. Maurice Masson

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1917, tome 15, p. 175-180

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

En lisant les « Lettres de guerre » de M. Maurice Masson

La *Revue des deux Mondes* a publié dans sa livraison du 15 janvier écoulé quelques « lettres de guerre » de M. Masson, le très regretté professeur de littérature française à l'Université de Fribourg. Ces lettres n'étant pas, dans la grande revue française, à la portée de bien des lecteurs des *Echos*, je voudrais leur en donner ici une idée en leur communiquant l'impression que cette lecture a produite en moi. Je laisserai autant que possible parler M. Masson lui-même, et si j'ai besoin d'une excuse, ce n'est pas de l'avoir cité trop abondamment, mais plutôt d'avoir entrecoupé de ma prose des pages si élevées et si réconfortantes.

Les amateurs de beau style goûteront avec raison la tenue littéraire classique de ces lettres : la variété du ton, la justesse alerte de l'expression, l'heureux choix du détail typique, tout y révèle un écrivain de race. Qu'il nous représente la vie ardue dans la tranchée, une alarme au milieu de la nuit, qu'il nous emmène avec ses hommes dans une course de plusieurs lieues, qu'il nous brosse un large paysage d'automne, toujours nous admirons le maître-écrivain qui sait si bien voir et si bien peindre. Volontiers je lui retournerais l'éloge qu'il décerne aux articles de Barrès dans *l'Echo de Paris* : « C'est, exprimé en phrases magnifiques et pourtant simples, le sentiment obscur qui travaille tant d'humbles âmes de soldats sans qu'ils puissent toujours l'élucider. Tous ces articles... sont très beaux : il n'y en a pas un de médiocre : ils sont très artistes, mais l'art y est atteint sans le vouloir, sinon sans le savoir ».

Mais ce n'est point pour dire à mes lecteurs que la

France vient de perdre un habile écrivain, que j'ai pris la plume ; les lettres de ce professeur devenu soldat révèlent autre chose qu'un grand talent. Elles révèlent une âme d'élite, en qui vingt mois de contact direct avec la mort ont avivé l'idée chrétienne du sacrifice, de la séparation finale, de l'immortalité ; et cette idée est la source où son courage s'est alimenté, elle a apaisé les révoltes de sa sensibilité meurtrie par tant de deuils, et pour finir elle lui a fait accepter le suprême don de lui-même. Et voilà ce qui donne à ces lettres un cachet qui manque à beaucoup de productions de la littérature des tranchées. La langue n'y est si élevée que parce que sous les mots palpite la force d'une âme supérieurement belle ; elle est un instrument très sensible, qui rend toute l'âme d'un vaillant, d'un « catholique entier », pour me servir de l'expression de son ami, M. Giraud.

Et qu'on ne croie pas que la tranchée élève nécessairement tous les cœurs. S'il est vrai que la littérature est l'expression de la société — et donc des tranchées —, je me figure que dans cette muraille humaine qui va de la frontière suisse à la mer du Nord, il y a au moins trois états d'âme, trois catégories de guerriers. Il y a d'abord les purs stoïciens « que l'austère idée du devoir soutient tout entiers et suffit à maintenir dans un état d'âme héroïque » (V. Giraud). Puis il y a ceux sur les habitudes desquels la guerre n'a point d'influence ; ils rentreront dans leurs foyers, la guerre finie, sans que cette dure épreuve ait atteint les hautes sphères de leur âme. Bourget, dans son dernier roman *Lazarine*, nous offre des types très caractéristiques à cet égard. Voici, par exemple, Henri Calvignac, qui incarne assez bien cette deuxième catégorie : « Il repartait et il allait se battre bravement, sans que cette bravoure parût avoir rien changé à son caractère d'arriviste et de jouisseur. C'est que pour tirer un enseignement de ses propres souffrances, de ses propres efforts, il faut les comprendre comme

des épreuves, et non comme des accidents. Mais l'épreuve suppose *Quelqu'un* qui nous éprouve, un sens de la vie et de la mort, du mystère en nous et autour de nous. Autant de formules si vides pour un de ces païens de la fête parisienne. » Enfin il y a les âmes d'élite qui, au contact de la souffrance et de la mort, se détachent peu à peu de la terre pour s'élever à des hauteurs sublimes. C'est le magnifique tableau que nous offrent ces lettres et dont M. Masson est l'auteur et le héros.

M. Giraud nous apprend que notre jeune lieutenant d'infanterie avait toujours été hanté par le problème religieux. Déjà dès ses années d'Ecole normale, il s'était formé sur les hautes questions religieuses une sorte de philosophie qui correspondait aux multiples besoins de sa nature, à la fois très simple et très élevée. Les sujets de ses cours de Fribourg laissaient deviner cette préoccupation, qui a trouvé une expression très significative dans son beau livre, achevé dans les tranchées : *La Religion de J.-J. Rousseau*. Néanmoins ses lettres auront été une révélation pour beaucoup, et sans cette publication son image n'eût pas été achevée. « Elles ouvrent un jour discret sur sa vie intérieure, dont il dissimulait volontiers la profondeur sous l'enjouement de sa verve et la grâce pétillante de son esprit » (Giraud).

Essayons maintenant de pénétrer dans cette vie intérieure de M. Masson. Nous y verrons parmi quelques retours offensifs de la nature, les ascensions d'une âme sous la poussée de l'épreuve, le détachement progressif, la volontaire acceptation religieuse du suprême sacrifice.

Pour lui, les heures d'alerte ne sont pas des heures oisives, mais de recueillement :

« Hier soir nous avons eu, écrit-il à sa femme, notre second exercice d'alerte. Cela termine la journée d'une façon un peu fatigante ; mais ce sont deux heures que j'aime bien, parce qu'elles sont silencieuses et que rien ne vient y troubler la vie intérieure ». 19 février 1915.

Deux jours après, dans une lettre à Mme Léon Ollé-Laprune dont le fils venait de tomber, il nous parle de « cet instinctif frisson de révolte qu'éveille en nous toute souffrance contre nature » ; mais bientôt il trouve des paroles qui ne sont plus de la terre pour consoler la pauvre mère :

« S'il s'est vu mourir, il a dû se sentir le cœur déchiré en songeant à vous tous ; mais il savait aussi que dans le plus profond et le plus surnaturel de vous-même vous jugiez, comme son père lui avait appris à juger, que la vie n'a de prix que par la générosité avec laquelle on sait la vivre et, au besoin, la quitter... Mais je sens que toutes les paroles sont vaines. Une seule parole est salutaire : la parole intérieure qui redit les mots de foi, de résignation et d'espérance : c'est celle qui apaise le tumulte du cœur, et c'est aussi la sienne, celle qu'il nous murmure au dedans de nous ».

Le lendemain, écrivant à Mme Joseph Ollé-Laprune, il trace du soldat défunt une image qui est sans doute celle de sa propre âme :

« Ce qu'il y a d'émouvant et de magnifique dans cette vie, c'est qu'elle a été acceptée depuis des mois avec le plus tranquille des courages, et qu'il semblait ne tant vous aimer que pour pouvoir sacrifier davantage au devoir qui le réclamait, montrant ainsi dans un dernier geste de chevalier, qu'il est des cas où, pour achever la beauté d'une vie, il faut savoir la perdre. Selon le mot cher à son père, il est allé vers Dieu avec toute son âme. Qu'il vous rende désormais présent et consolateur ce Dieu très bon auquel il s'est donné ».

Ce détachement qui fait en lui son chemin lui fait ressentir davantage la privation des consolations religieuses :

« Le soleil, déjà bas, descendait vers les coteaux bleus comme une hostie vers un reposoir. Et ce sera le seul reposoir que je visiterai aujourd'hui. Triste Jeudi-Saint, sans église, sans sacrifice, sans communion ! Mais je me suis uni à tous les chrétiens qui fêtaient le grand mystère ». (A sa femme, le 1^{er} avril 1915).

Le 6 avril il est un peu découragé : un grand effort

contre l'ennemi avait été tenté, mais sans succès. Le 9 mai le ton est bien différent :

« Je t'annonce aujourd'hui une bonne nouvelle : j'ai eu la messe à Martincourt. Ce fut vraiment fort bien : l'église était comble ; il y avait de la gravité et de la sérénité dans les visages ; une grande paix était descendue sur tous ; chacun sentait plus ou moins confusément que dans cette petite église de village il trouvait le véritable secret de l'étrange aventure où il était jeté. Et moi, en sentant ainsi plus fortement que jamais les vérités éternelles qui donnent au mystère de la vie son sens et au sacrifice sa grandeur, je jouissais pour mon pays de voir ces hommes rassemblés et priant ».

Il espère que les Français scelleront un jour dans leurs églises « l'union sacrée », qui serait l'union des âmes dans la même divine espérance.

Le 26 juin 1915, il écrit à sa sœur une lettre qui nous permet de mesurer le chemin qu'il a déjà parcouru :

« Pour ceux qui font campagne, il faut que la mort devienne une chose, je ne dis pas insignifiante, mais qui ne laisse près d'elle ni indignation, ni frayeur, ni étonnement ».

Il la proclame heureuse d'avoir eu, dans son immense douleur, le spectacle d'une mort apaisée, « qui semblait n'être qu'un déliement et une envolée ».

« Comme je voudrais, continue-t-il, pouvoir aussi, quand mon heure viendra, finir comme il a fini, avec cette pleine conscience et ce plein abandon, avec cette bonté exquise pour ceux qu'il faudra quitter, avec cet espoir paisible en Dieu et ce pressentiment de la félicité éternelle ! Cette belle mort, à laquelle je ne puis songer sans me sentir une grande paix et un grand désir de mieux, a été la récompense d'une belle vie, toute simple, toute droite... Plus que jamais il faut croire au Dieu très bon et mystérieux vers qui va tout ce qui est noble et beau, et qui ne prend que pour mieux rendre. Il faut s'abandonner à lui avec une invincible espérance, car c'est le seul appui qui ne cède pas et qui soit digne d'une grande douleur ».

Nous trouvons des sentiments non moins élevés dans sa lettre à son beau-père que la mort d'un très proche

parent venait de plonger dans le deuil. Il admire ce brave qui, pouvant disposer de sa vie, a jugé que son devoir était de faire plus que son devoir. Des morts de ce genre sont fécondes ; elles valent mieux que la vie, car elles font germer la vie derrière elles.

Quant à lui, continue-t-il, disons qu'il aura connu « la paix » avant nous, qu'au sortir du tumulte sanglant où il est tombé, il s'est réveillé dans cette sérénité sans fin qui attend les défenseurs de la justice... »

Le 1^{er} avril 1916, il a renoncé à des plans qui lui étaient chers ; il aurait voulu soutenir sa thèse devant la Sorbonne, mais son général lui avait refusé tout congé :

« Maintenant je suis entré dans une phase de résignation stoïque, écrit-il à M. Paul Hazard ; je laisse tout tomber hors la pensée de la guerre... Jusqu'ici nous ne sommes pas pris dans la fournaise ; mais d'occuper la tranchée où je suis depuis trois mois suffit pour rendre la vie incertaine et précaire... Plus d'une fois, en voyant emporter tout sanglant l'un de mes braves poilus, je me suis demandé comment j'étais encore intact, Mais même si je ne devais jamais connaître l'horreur sacrée de l'assaut, je me considère comme un homme mort, et j'essaie de me considérer ainsi paisiblement et sans révolte. »

Celui qui écrivait ces lignes émouvantes devait trouver la mort le 16 avril.

« O mort, s'écrie Bossuet, nous te rendons grâce des lumières que tu répands sur notre ignorance. » C'est à l'école de cette maîtresse incomparable que M. Masson a appris, au milieu du tumulte des armes, l'art de détacher son cœur des choses de ce monde, afin d'aller lui aussi « tout entier » vers son Dieu. C'est la dernière leçon que le professeur-soldat nous a donnée. Il n'aurait su mieux terminer une vie vouée à l'enseignement.

Christophe FAVRE.